

III

Les composantes géographiques et sociales
des types d'élevage en milieu touareg

E. BERNUS

Le pays qu'occupent les Touaregs peut être cerné sur une carte: autour des trois bastions montagneux de l'Ahaggar, de l'Air et de l'Adrar des Ifoghas, ce pays forme un tout, domaine presque exclusif de la société touarègue en son centre, domaine partagé avec d'autres groupes nomades sur ses bordures, avec les paysans sur ses franges méridionales. L'histoire du monde touareg est celle d'un peuplement par vagues successives du nord vers le sud, les unes chassant ou recouvrant les autres. De ce fait, le pays touareg s'est élargi progressivement jusqu'à toucher au monde agricole méridional et à le pénétrer en bien des points. Conséquence de cette longue histoire, un pays touareg existe, alors qu'il est difficile de parler d'un 'pays' pour les Peuls dont l'implantation, toujours discontinue, s'est effectuée presque exclusivement dans la zone soudanienne, du Sénégal au Cameroun.

La société pastorale touarègue peuple sans hiatus toutes les zones climatiques, depuis le Sahara jusqu'à la zone nord soudanienne: elle se trouve donc confrontée à des conditions géographiques très diverses et doit adapter son élevage à ces contingences variées. Les types d'animaux différent ici et là, et leur répartition n'est évidemment pas la même du nord au sud du pays touareg.

Les impératifs géographiques de l'élevage

De Madawa à Tamanrasset, en passant par Tahoua et Agadez, les régimes pluviométriques différent, et le total annuel des pluies ne cesse de diminuer. Le Sahara a été comparé (cf. Monod, 1968) à un toit à double pente dont le faite passerait



approximativement par l'Ahaggar, séparant un versant méditerranéen d'un versant soudanien: le pays touareg se trouve donc sur la pente méridionale soumise au régime de la mousson estivale: la saison des pluies diminue au fur et à mesure que l'on gravit la 'pente' et que l'on s'approche du 'faîte': l'irrégularité des précipitations croît en proportion inverse du total annuel de la pluie. Dans le Sahara central, qui constitue, le point de convergence des deux versants, on atteint à l'irrégularité maximum, avec à la fois la dépendance des pluies soudanaises estivales et des pluies méditerranéennes automnales, qui bien souvent font toutes défaut, puisqu'elles sont à la limite de leur influence respective.

Le tapis végétal subit les conséquences de cette diminution des précipitations: du tapis relativement continu de la brousse arborée nord-soudanienne, on passe à la végétation contractée du domaine sahélien, localisée dans les bas-fonds interdunaires ou dans les axes des vallées mortes. Chaque point bas concentre les argiles par ruissellement et recueille l'eau des tornades en mares temporaires et en nappes discontinues et tributaires des pluies et de leur irrégularité; les grands arbres se rassemblent dans tous les bas-fonds, et les plateaux et dunes n'accueillent que des arbres très espacés et des touffes d'herbes souvent déchaussées par le vent. Les petites forêts, les espaces herbacés, forment des îlots ou de longs rubans s'opposant aux croupes des dunes fixes et aux mornes horizons des plateaux.

Dans la zone pré-saharienne, les arbres sont encore plus malingres, et la végétation se contracte en quelques points, pour n'apparaître parfois que brièvement après les pluies. Vers le nord, la végétation disparaît quasiment au-delà de l'isohyète 50 mm pour constituer un no man's land, où l'on ne vit qu'épisodiquement. Seuls les massifs montagneux, Aïr ou Ahaggar, forment des îlots mieux arrosés où la végétation se concentre sur les terrasses des oueds qui divergent des sommets et où l'eau se trouve souvent à une profondeur relativement faible.

Les diverses zones brièvement décrites sont le domaine presque exclusif des pasteurs nomades, à l'exception de la zone méridionale où les cultures pluviales deviennent possibles au sud de l'isohyète 350 mm. Au nord de cette limite, seule l'agriculture irriguée d'oasis localisée dans les zones montag-

neuses peut subsister. Les conditions physiques et particulièrement les pâturages ne permettent pas tous les types d'élevage. Dans l'Ahaggar, qui constitue l'antenne septentrionale du monde touareg, la pauvreté du tapis végétal ne permet que la vie de troupeaux de chèvres à longs poils noirs, qui fournissent l'essentiel des ressources en lait des nomades. Les camelins ne peuvent vivre en grands troupeaux, faute de ressources végétales : autour des campements ne pâturent que quelques chameaux, servant à effectuer les déplacements ou les petits transports. On lâche pour plusieurs mois, après les avoir entravés, les chameaux¹ qui ont participé aux caravanes, et qui ont besoin de refaire leurs forces.

Les Touaregs de l'Ahaggar possèdent cependant d'assez importants troupeaux de chamelles qui vivent en permanence dans le nord-Niger dans les plaines du Tamesna. Ces troupeaux constituent un capital, laissé au loin, auquel rendent visite ceux qui convoient les caravanes apportant le sel de l'Amador et remmenant le mil des marchés nigériens. Certaines tribus vivent partiellement expatriées, alors que quelques autres ont abandonné l'Ahaggar pour vivre en totalité dans ces zones plus accueillantes. Le massif central saharien ne permet donc qu'un élevage réduit, qui interdit la présence de troupeaux importants de chameaux, de vaches et de moutons (Rognon, 1962; Gast, 1968).

La zone sahélienne commence avec l'apparition du cramram, ou *wezzeg* (*Cenchrus biflorus*), petite herbe aux graines épineuses qui perturbe la marche en saison sèche, mais qui constitue de bons pâturages. Entre les isohyètes 150 et 350 mm, c'est à dire toute la zone interdite à l'agriculture pluviale, la zone sahélienne possède une vocation pastorale. Les pluies qui tombent chaque année pendant l'été, insuffisantes pour les champs, permettent par contre l'élevage de différents types d'animaux. Entre 150 et 200 mm, les camelins trouvent leur zone d'élection : certaines plantes galactogènes, telle *alwat* (*Schouwia purpurea*) ou *tazara* (*Cornulaca monacantha*), qui pousse à la limite septentrionale de la zone, dans le domaine déjà saharien (au nord de l'isohyète 150 mm) sont recherchées par les animaux (chamelles) qui convergent en bonne année,

¹ Le terme de 'chameau', utilisé ici, est consacré par l'usage, bien qu'il s'agisse en réalité du dromadaire à une bosse.

vers les lieux où elles ont bien donné; pâturages épisodiques et irréguliers de saison froide, ils attirent de nombreux troupeaux qui peuvent se disperser à l'envi, car ces plantes, tant qu'elles sont vertes, dispensent de tout abreuvement. Au sud de l'isohyète 200 mm, les bovins trouvent des pâturages herbacés qui leur conviennent, et leurs troupeaux sont d'importance égale à celle des camelins. Les moutons et les chèvres sont partout présents, et les éleveurs touaregs se livrent à ce quadruple élevage dans toute la zone sahélienne. Les pâturages arborés conviennent particulièrement aux camelins et caprins, alors que les pâturages herbacés sont plus spécialement recherchés par bovins et ovins. Les éleveurs peuvent donc diversifier leurs troupeaux et ainsi répartir les risques d'épidémie ou de pertes dues à la sécheresse qui ne touche pas toutes les catégories d'animaux de la même manière. Cet élevage diversifié, par contre, n'est pas sans poser de problèmes: il exige une main d'oeuvre importante, car les divers types de troupeaux doivent être conduits sur des pâturages différents. Leurs rythmes d'abreuvement, leurs habitudes alimentaires, leur progression au pâturage imposent une garde adaptée à chaque type d'animal. Les troupeaux de moutons sont très souvent séparés des campements pendant la saison sèche, et conduits par des bergers qui vivent dans la solitude pendant plusieurs mois. Cette garde est exigeante, car les moutons pâturent de préférence la nuit, pour se reposer à l'ombre au milieu du jour; or les moutons broutent en se déplaçant constamment, ce qui impose au berger une vigilance de tous les instants, car les moutons se perdent souvent et sont facilement la proie des chacals, des hyènes ou des lions.

Dans cette région, ces quatre types d'élevage permettent de nombreux accommodements, selon les vocations ou les possibilités des différents éleveurs.

Dans la zone sud-sahélienne et nord-soudanienne, c'est à dire dans la zone agricole, les éleveurs touaregs sont encore nombreux. L'isohyète 350 mm franchie, les champs occupent de vastes espaces, et ont tendance à accaparer tous les terrains vacants autrefois offerts aux troupeaux. Les plateaux aux terres légères accueillent traditionnellement le mil, parfois en assolement avec l'arachide. Les terres lourdes des vallées sont réservées au sorgho ou encore au coton. Les troupeaux de camelins,

de bovins, d'ovins et de caprins, peuvent trouver des pâturages à leur convenance, mais ceux-ci sont limités par l'extension de l'agriculture, aussi bien vivrière (mil, sorgho) que commerciale (arachide, coton); même à la morte saison agricole, il faut garder les animaux loin des champs de coton non encore récoltés.

Il s'agit donc d'éloigner les troupeaux à la saison des pluies, et souvent de les envoyer vers le nord, aux sources salées du pourtour de l'Air, et d'organiser à la saison sèche des ententes avec les cultivateurs, qui laissent libre l'accès de leurs champs récoltés aux troupeaux pour les fumer, en échange d'un peu de mil. L'élevage exige donc ici une garde permanente, qui ne vise pas seulement à éviter la perte des animaux, mais avant tout leur divagation sur les champs. L'élevage bovin l'emporte ici sur le camelin, qui touche à la limite méridionale de son aire d'extension.

En définitive, c'est la zone nord-sahélienne qui permet tous les types d'élevage, sans la concurrence de l'agriculture: elle accueille non seulement les éleveurs touaregs qui y vivent en permanence, mais sert de base avancée régulière aux Kel Ahaggar, et de terrains de migration saisonnière aux éleveurs méridionaux.

Les facteurs sociaux

L'image du Peul et de la vache est aussi solidement enracinée que celle du Touareg et du chameau. Ces deux associations sont liées au fait que les domaines respectifs des uns et des autres correspondent à la zone d'élection des deux types d'animaux. C'est pourquoi la littérature peule abonde en odes et hymnes à la vache (Sow, 1966), alors que les poèmes touaregs célèbrent le plus souvent les qualités physiques et esthétiques du chameau. Certes, le domaine touareg déborde de la zone d'élevage chamelier la plus favorable, mais là encore le chameau reste l'animal 'noble' auquel chacun se réfère.

La société touarègue, beaucoup plus que la Peule, est une société hiérarchisée, dominée par une aristocratie guerrière, constituée par les *imajeghen* (ou *imohagh*), dont l'autorité est liée à la guerre, dans laquelle le chameau de monte a joué un

rôle considérable pour tous les rezzous, souvent coups de main rapides, frappant parfois à de grandes distances.

Les *imajeghen*, détenteurs du pouvoir politique, ne s'occupaient guère eux-mêmes d'élevage, car ils se considéraient comme propriétaires de tous les troupeaux de leurs dépendants, tributaires (*imgahd*) ou religieux (*ineslemen*) qui bénéficiaient de leur protection dans le cadre des confédérations politiques: ils prenaient, selon leur bon plaisir, des animaux que souvent ils avaient eux-mêmes distribués après des coups de main heureux.

Si le chameau est lié à l'aristocratie guerrière, la chèvre par contre a souvent constitué l'image de marque des tributaires, appelés *imgahd* (sing. *amghid*) ou *Kel Ulli*, 'Ceux des chèvres'. Certains (Nicolas, 1950, p. 189) ont même vu dans le terme *amghid* la même racine que dans *egheyd*, le chevreau. Nicolaisen (1963) va plus loin, et à propos des Touaregs de l'Ahaggar formule l'hypothèse de deux origines distinctes et même de deux civilisations différentes: 'it would seem that the economic relationships forming the basis of the Tuareg political system in the north would arise so to speak automatically from two distinct cultures which met each other in the desert: a camel-breeding culture of a Berber-speaking people, now known as the noble Tuareg, and a goat-breeding culture of an ancient Berber-speaking population which now constitutes the vassals'. (Nicolaisen, 1963, p. 405). Cette hypothèse confirme les traditions historiques qui nous montrent que la société touarègue est hétérogène, et qu'elle a rassemblé dans le moule de confédérations politiques des hommes venus de tous les horizons, en leur donnant un langage et une culture communs. Certains groupes ont conservé un parler particulier (groupes Idaksahak, Igdalen, Ait Awari, Kel Antesar, pour ne citer que les principaux, ou même Arabes inféodés au monde touareg), mais la langue commune reste pour tous la langue touarègue (*tamasheq*, *tamajaq*, ou *tamahaq* selon les lieux).

Cette hétérogénéité se manifeste donc sur le plan des traditions pastorales. Elle apparaît également dans l'organisation sociale et dans le mariage, où la 'dot' (*taggalt*) varie d'un groupe à l'autre. Toujours constituée en têtes de bétail, la *taggalt* se compose en général d'un nombre d'animaux qui théoriquement doit rester identique de mère en fille. Chez les

imajeghen, la compensation matrimoniale est obligatoirement composée de chameaux, dont le nombre varie ici et là. Dans le Sahara central, chez les Kel Ahaggar, le nombre est fixé à sept (Nicolaisen, 1963, p. 436). Dans l'Air, chez les Kel Ferwan, de dix à vingt (*ibid.*, p. 460). Dans la zone sahélienne, il varie de deux à quatre selon les familles, chez les Kel Tahabanat de la confédération des Iullemmeden Kel Attaram; chez les Tiggir-mat, Kel Nan et Irreulen, il est de quatre, chez les Tellemidez et Ikherkheren, de trois ou quatre (Iullemmeden Kel Dinnik). Dans la zone sud-sahélienne agricole, chez les Tingeregedesh de la région de Téra, la *taggalt* se compose de deux à sept chameaux, chez les Kel Gress de Madawa, elle peut aller jusqu'à quinze ou vingt chameaux pour les plus riches, mais en moyenne compte de une à cinq têtes (Bonte, 1970, p. 113), comme chez les Itesen leurs voisins vivant aux frontières de Nigeria.¹

Malgré le nombre variable de têtes de bétail, la *taggalt* est exclusivement composée de camelins chez les *imajeghen*, qu'ils appartiennent à des confédérations vivant dans le Sahara central, en zone nord sahélienne ou même dans la zone agricole. Le chameau reste le seul animal de référence, en dehors de toute considération géographique, climatique ou écologique.

Chez les tribus vassales (*imghad*), religieuses (*ineslemen*) la 'dot' est également constituée de bétail. Mais si le chameau est parfois exigé, souvent semble-t-il pour imiter l'aristocratie qui, même sans la guerre et avec la perte de l'autorité résultant de l'évolution politique, reste pour toute la société touarègue le modèle dont le prestige est toujours bien vivant. La *taggalt* est donc de composition beaucoup plus variable, et les chameaux peuvent être remplacés par des boeufs ou du petit bétail, car un jeu d'équivalences permet de substituer les uns aux autres. Chez les *imghad* de l'Ahaggar, un des deux chameaux de la *taggalt* peut être remplacé par vingt cinq ou trente chèvres (Nicolaisen, 1963, p. 460). Parmi les très nombreux exemples que nous avons recueillis, chez les religieux Izawiten (Iullemmeden Kel Dinnik), la *taggalt* peut se composer, selon la richesse de la famille, d'une chamelle ou

¹ Les chiffres sans référence bibliographique sont tirés de nos propres enquêtes.

de deux ou trois vaches; chez les Kel Tafadest de la région de Téra, elle compte cinq bovins, que peuvent remplacer des ovins ou des caprins: dix d'entre eux remplacent un taureau, vingt une vache. On peut donc dire que dans les tribus vassales ou religieuses les plus riches, la *taggalt* se compose encore de chameaux, alors que chez les plus pauvres des aménagements et des équivalences existent avec d'autres catégories de bétail.

En descendant encore la hiérarchie sociale, des tribus d'affranchis (*iderfan*) ou de captifs aujourd'hui libérés (*iklan* en tamasheq, *bella* en zone songhay et *buzu* en zone haoussa) constituent leur *taggalt* uniquement en petit bétail. Chez les *iklan* vivant encore dans le campement de leurs maîtres la compensation matrimoniale composée de chèvres et de moutons est fournie par le maître du mari serf, substitut de son père réel.

Si la *taggalt*, théoriquement, ne varie pas entre une mère et sa fille, elle constitue un témoin relativement stable d'une condition sociale fixée, qui pourra se maintenir au-delà des vicissitudes de l'histoire. La composition de la *taggalt* évolue donc moins vite que celle des troupeaux: les institutions résistent et se maintiennent souvent, alors que les types d'élevage et les rapports sociaux qu'elles traduisent se sont modifiés.

L'évolution présente

La société touarègue guerrière, formée de confédérations politiques juxtaposées, en lutte permanente les unes contre les autres, a évidemment subi le contre-coup de la colonisation. Après s'être opposée par les armes au début du siècle au colonisateur, puis révoltée en 1917, elle a dû évoluer dans un cadre nouveau imposé de l'extérieur. Les structures politiques traditionnelles furent vidées de leur contenu, quand elles ne furent pas volontairement modifiées pour enlever à l'aristocratie guerrière son influence, laquelle permettait aux *imajeghen* de maintenir sous leur joug les tribus dépendantes, en contrepartie de la protection qu'ils offraient, et toute velleité d'opposition fut réduite.

Désormais, les liens de dépendance se relâchèrent: les *imajeghen* ne purent plus saisir, selon leur bon plaisir, (*tarkebt*), les animaux qu'ils désiraient. Les tributs politiques (*tiuse*) ne purent plus être exigés, puisque, en contrepartie, la protection

contre les ennemis n'avait plus de raison d'être. La notion de tribut exigé fut remplacée par celle de cadeau volontaire. Chaque groupe, chaque tribu, devait pourvoir seul à son entretien, et les pièces du puzzle évoluèrent isolément.

Toutes les catégories sociales cherchent alors à élever plusieurs types d'animaux. Les *imghad* perdent leur caractéristique d'éleveurs de chèvres, et ils acquièrent également des bovins, des ovins et des camelins. Les *ineslemen*, en raison de leurs fonctions religieuses prennent une importance nouvelle: l'administration coloniale, qui a voulu parfois les récompenser de leur neutralité lors de la révolte de 1917, leur a donné des chefferies que la tradition leur refusait. De plus, si la *tiuse*, ou tribut politique, perd sa signification, la *tamesadeq* ou aumône religieuse continue de leur être versée: en plus de leur fonction purement religieuse traditionnelle (les marabouts les plus influents étaient les qadi et les imam des chefs politiques auxquels ils étaient intimement associés, par exemple le 'chef' actuel des Kel Eghlal était le qadi de l'amenokal des Iullemmesen Kel Dinnik). Le droit aujourd'hui acquis à la chefferie les sépare de leurs anciens suzerains, avec lesquels ils entrent en rivalité, et confond entre leurs mains un rôle à la fois religieux et politique. L'éparpillement du pouvoir, par la constitution de groupes autonomes au sein des confédérations (Iullemmesen Kel Dinnik, Touaregs du Damergou, etc.), a profité aux *Ineslemen*. De même, grâce à leur autorité religieuse, en s'appuyant sur les textes coraniques, ils ont pu maintenir autour d'eux une main d'œuvre servile nombreuse.

C'est ainsi que des tribus religieuses (chez les Kel Dinnik en particulier) ont pu acquérir de très importants troupeaux de tous les types d'animaux, de chamelles en particulier, sans avoir de problèmes pour la garde ou l'entretien des troupeaux.

En descendant la hiérarchie sociale, certaines tribus, tels les Iberogan, dépendants des religieux Igdalen, possédaient un élevage ovin important, qui faisait leur réputation. Depuis une trentaine d'années, ils ont acquis de nombreux camelins, qui sont venus diversifier leur élevage. Toutes les tribus autrefois serves, si nombreuses aux frontières du monde nomade et sédentaire, et tous les anciens captifs libérés ou partis s'installer en zone agricole, après avoir cultivé pour survivre, cherchent à acquérir du bétail, pour ne pas dépendre uniquement

des récoltes. Mieux même, dans la région de Téra (Rép. du Niger), les tribus Bella, anciennement serves, cultivent sur de vastes surfaces le mil qu'elles commercialisent en grande partie sur les marchés d'Ayorou, Gotheye, Mehanna (Niger) ou Markoy (Haute Volta). Elles ont même acquis le quasi monopole de ce commerce, alors que les agriculteurs Songhay consomment la totalité de leurs récoltes. Avec les produits de leurs ventes, ils achètent des troupeaux de plusieurs types, et même des chameaux en grand nombre.

Au total, l'éclatement de la société touarègue a fait que chacun, désormais, élève des animaux pour son propre compte: si les *imajeghen* ont perdu leur pouvoir, leur rôle social reste prépondérant, et le modèle qu'ils représentent la référence de toute la société. De ce fait, le chameau est aujourd'hui élevé par des *iklan*, et l'acquisition de l'animal 'noble' par excellence donne à chacun l'impression de s'élever dans l'échelle sociale. On assiste donc à un nivellement qualitatif caractérisé par le fait que chaque groupe cherche à élever plusieurs types d'animaux.

Cette diversification de l'élevage s'accompagne d'une importante augmentation de l'effectif des troupeaux. Mais cette richesse est très inégalement répartie entre les différentes tribus, comme entre les différents éleveurs. Si l'on peut parler de nivellement qualitatif, c'est à dire que tel type d'élevage n'est pas réservé à une seule catégorie sociale, les différences s'accusent sur le plan quantitatif. Seules les familles les plus nombreuses, les plus cohérentes, peuvent mener de front un élevage diversifié important, exigeant l'éloignement des troupeaux loin des campements sur des pâturages appropriés, sans réduire inconsiderablement la ration alimentaire des humains. L'entretien et la garde des troupeaux constituent souvent le noeud du problème posé aux éleveurs: pour les plus riches ou les plus influents, il est encore parfois tranché par la présence de main d'oeuvre servile; pour d'autres, par des salariés qui peuvent remplacer les bergers captifs, rétribués en têtes de bétail pour une durée et un troupeau donnés; ou encore par une main d'oeuvre familiale suffisante, grâce à une gestion commune des troupeaux de frères et de fils mariés. Ces différentes solutions se retrouvent au sein d'une même tribu, comme celle des Illabakan, *imghad* des Iullemmeden Kel Dinnik, riches en camelins,

bovins, ovins et caprins¹. Quelques familles possèdent la plus grande partie des troupeaux:

2% d'entre elles possèdent 13% des chameaux et 11% des bovins;

4% des familles possèdent 25% des ovins.

Rapportés à l'ensemble des individus, ces pourcentages sont moins élevés car les familles les plus riches en animaux sont également les plus nombreuses en main d'oeuvre, familiale ou domestique:

13,4% des individus possèdent 25% des camélins.

13,3% des individus possèdent 26,9% des bovins,

14,7% des individus possèdent 25,3% des ovins.

Il n'en demeure pas moins que ce sont les grandes familles élevant les quatre catégories d'animaux, qui possèdent 'per capita' le plus grand nombre de têtes de bétail. Les familles pauvres, réduites à la cellule conjugale, ne peuvent pas élever plus de 30 ou 40 chèvres. Au sein de la tribu, les prêts d'animaux laitiers corrigent ces inégalités et permettent à tous de se nourrir. Mais les plus grands troupeaux appartiennent à un nombre limité de familles, seules en mesure de mener de front ces différents types d'élevage.

Entre les tribus, on note également de grandes inégalités de richesse en bétail, comme en témoignent tous les recensements et toutes les enquêtes. A l'échelon d'une confédération, on observe également une concentration remarquable: Bonte (1970, p. 202) signale chez les Kel Gress que 1,7% des propriétaires possèdent 54,8% du troupeau camelin, et 6,3% des chefs de famille possèdent 75,9% des ovins. Chez ces Touaregs méridionaux, la concentration de l'élevage 'touche essentiellement les catégories de bétail créatrices de valeur monétaire: les chameaux, grâce au transport du sel, les ovins qui sont d'un très bon profit sur les marchés'.

C'est dans le domaine saharien que les contraintes géographiques s'exercent le plus fortement; c'est également dans l'Ahaggar que l'opposition entre nobles-éleveurs de chameaux et vassaux-éleveurs de chèvres était la plus marquée: le terme de

¹ Bernus, E. Les Illabekkan, 1974.

Kel Ulli, connu dans la zone sahélienne, mais rarement utilisé, est en Ahaggar employé indifféremment avec son synonyme d'*imghad*. Vers le sud, où les exigences géographiques sont moins pressantes, les différenciations sociales concernant l'élevage sont moins tranchées. Avec les bovins et les ovins, la gamme des animaux élevés est beaucoup plus large. Si l'on retrouve partout l'association privilégiée des suzerains guerriers et des chameaux, la spécialisation sociale la plus marquée se trouvait là où le poids des contraintes géographiques se faisaient le plus lourdement sentir.

L'évolution actuelle de l'élevage en pays touareg, qui se manifeste par cette possibilité offerte à tous de se consacrer à n'importe quel type d'élevage, se heurte toujours aux impératifs de la géographie. Ces derniers restent un obstacle insurmontable en zone saharienne, mais peuvent être partiellement corrigés en zone sahélienne, par l'implantation de puits et de forages qui ouvrent aux troupeaux des pâturages jusqu'à là inutilisables. C'est sans doute pour ces raisons qu'il y a eu un développement de l'élevage bovin s'est tellement accru ces vingt dernières années. En zone soudanienne, l'élevage se trouve limité par le développement de l'agriculture: c'est pourquoi les grands troupeaux ne peuvent se maintenir qu'à l'aide d'une organisation très complexe, menée par des bergers nombreux et compétents; c'est dans cette zone où l'économie monétaire est la plus développée que la concentration des richesses est la plus marquée, et permet une capitalisation en animaux par un petit nombre d'individus, dont l'élevage n'est plus la seule ressource, mais s'intègre dans une économie qui associe également le commerce et l'agriculture.

Dans ce nouveau contexte, où les contraintes géographiques et politiques ne s'exercent plus avec la même rigueur, la société touarègue tente de conserver le cadre de ses institutions, en leur donnant un contenu nouveau.

On ne saurait donc nier le rôle joué par le choix délibéré de chaque société dans le type d'élevage qu'elle pratique: on pourrait en dire autant des Peuls WoDaaBe qui, depuis une trentaine d'années, ont envahi la zone sahélienne et s'aventurent parfois jusqu'aux frontières du Sahara. Comme les Touaregs, qui ont maintenu un élevage camelin dans tout leur domaine et jusque dans la zone agricole, les WoDaaBe ont

continué à élever la vache Bororo hors du territoire soudanien qu'ils occupaient précédemment.

Les réponses données dans chaque cas, en face des transformations, tant du milieu naturel (aménagements hydro-agricoles) que du contexte politique et social (colonisation, puis indépendance, suppression de la main d'oeuvre servile), sont fonction des modèles respectifs de chaque société.

OUVRAGES CITÉS

- Bernus, E. (1974) *Les Illabakan. Une tribu touarègue sahélienne et son aire de nomadisation. Atlas des structures agraires—10—ORSTOM.* Paris: Mouton.
- Bonte, P. (1970) *Production et échanges chez les Touaregs Kel Gress du Niger.* Thèse de 3^e cycle, Paris.
- Gast, M. (1968) *Alimentation des populations de l'Ahaggar. Etude ethnographique.* Mémoire du CRAPE, VIII, Alger.
- Monod, Th. (1968) Les bases d'une division géographique du domaine saharien. *Bull. IFAN*, T. XXX, série B, n^o 1, pp. 269-88.
- Nicolas, F. (1950) *Tamesna. Les Ioullemmeden de l'Est ou Touareg Kel Dinnik.* Paris: Imp. Nale.
- Nicolaisen, J. (1963) *Ecology and culture of the pastoral Tuareg.* The National Museum of Copenhagen.
- Rognon, P. (1962) La confédération des nomades Kel Ahaggar. *Annales de Géographie*, Paris, n^o 388, Nov.-Déc., pp. 604-19.
- Sow, A.-I. (1966) *La Femme, la Vache, la Foi.* Classiques Africains. Paris: Julliard.

SUMMARY

The territory inhabited by the Tuareg is extensive, extending from North to South across the Saharan, Sahelian, and Sudanese climatic zones. Thus geographical conditions vary considerably within the area, and Tuareg pastoral society has had to adapt its way of life, and its animal-raising techniques in particular, to these different conditions.

Geographical constraints

Rainfall declines from Nigeria to the Ahaggar, with the most irregular rainfall in the driest areas. The plant cover, which is relatively unbroken in the Sudanese zone, withdraws in the Sahelian zone into the valleys and low-lying areas between the dunes, and disappears almost completely in the Saharan zone,

providing only short-lived and irregular pasture, both in time and in space. Apart from the southern zone this territory is inhabited exclusively by nomadic shepherds.

In the far north, in the Ahaggar, only goats can be raised; camels are restricted to a small number of transport animals. Thus the great herds of camels and sheep have to remain far from their owners, much farther south in the Tamesna, on the borders of northern Niger.

The Sahelian zone is the favoured area for raising camels and cattle, camels generally speaking where rainfall is between 100 and 200 mm., and cattle where rainfall is between 200 and 350 mm.

South of the 350 mm. rainfall-line annual crop-raising competes with stock-raising, and little by little the areas suitable as pasture for the four kinds of stock-raising are taken over by fields. Animals remain a serious threat to the crops, however, and have to be carefully controlled and periodically removed from the agricultural zone.

Social factors

The camel has always been associated with the image of the Tuareg. In fact Tuareg society, which is complex and hierarchical, used to be dominated by an aristocratic group (the *Imajeghen*) for whom the camel was part and parcel of their warrior traditions. The *Imghad* or vassal groups, who used to pay tribute to the *Imajeghen*, are associated with goat-raising, and are often called *Kel Ulli* ('They of the goats'). Tuareg society has brought together in political federations men of widely differing backgrounds, by giving them a common language and culture.

This heterogeneity can be seen in animal-raising traditions, in social organization, and notably in the composition of marriage payments (*taggalt*), which in theory should consist of exactly the same number of animals for a daughter as for her mother. Among the *Imajeghen* it is obligatory to pay it in camels, without considering whether the zone of residence favours the raising of camels. Among the tributary (*Imghad*) and religious groups (*Ineslemen*) marriage payments are sometimes composed of camels in order to conform to the example set by the overlords. In many cases, however, camels may be replaced by

cattle or by sheep and goats in accordance with a codified system of equivalence. Among former captives the *taggalt* is almost always made up of small livestock.

Current development

After resisting the European advance at the beginning of the century, and rising in revolt against the colonizing power in 1917, the warrior Tuareg society had to adapt itself to a new framework imposed from outside. Old political structures were deprived of their content and the influence of the *Imajeghen* over their dependants was weakened. The former political tribute (*tiuse*) could no longer be exacted by the overlords, since in the absence of war the protection offered in return had no value. The *tiuse* was replaced by a tax paid to the colonizing power by everyone, without distinction. The ancient bonds of dependence loosened; the *Imajeghen* could no longer regard themselves as the true owners of all the animals. Every group, every tribe, every family had from that time onward to provide for its own upkeep in its own way. The religious groups, the *Ineslemen*, profited from this development: they were granted chieftaincies which tradition had closed to them, while the religious tithe (*tamasedeg*) continued to be paid to them. This combination of religious and political roles sometimes resulted in the accumulation of wealth, and certain of the *Ineslemen* have built up considerable herds in this way.

Animal-raising became less rigidly specialized, each tribe attempting to acquire several sorts of animal. But if the *Imajeghen* have lost their power, they have retained much of their prestige, and remain the model towards which all social categories strive: thus former captives can be seen buying camels to bring themselves closer to this ideal model.

This diversification of stock-raising has led to a considerable increase in the size of the herds, and though one could mention qualitative changes, they are more noticeable in the quantitative level: with the progressive disappearance of shepherds of servile status, a shortage of manpower has become the most common problem. Differences of wealth are discernible between families, between tribes and between tribal confederations, and the concentration of some herds in a very few hands

is a noticeable fact. Within tribes, inequalities of wealth are compensated for by the loan of dairy animals.

Though the privileged association between camels and warrior overlords can be found everywhere, social specialization in the kinds of animals raised was always most marked in the central Sahara, where the geographical constraints were strongest. Now the opening of wells or bore-holes in the sahelian zone is counteracting the natural limitations of the environment by giving access to new pastures.

In the Sudanese zone, stock-raising on a large scale is only possible with careful organization, and has necessitated integration into a money economy: it is in this zone that the concentration of wealth in a few hands is most noticeable.

In this new setting, where geographical and political constraints are not as harsh as they once were, Tuareg society is attempting to preserve the framework of its institutions by giving them a new content.

19 NOV. 1975

Les composantes géographiques et sociales
des types d'élevage en milieu touareg

EDMOND BERNUS

extrait de: Pastoralism in Tropical Africa
edited by Theodore Monod

Internati published for the International
frican Institute by - Oxford University Press. 1975

O.R.S.T.O.M. Fonus Documentaire



N° : 22231

Cpte : B